

Dans la Campine, un homme se lève qui occupe la place d'honneur à côté de Rollier, Apers, Quarteer, Eelen, Corbeels, Charles de Loupoigne, Constant et autres. C'est Van Gansen, de Westerloo. Son lieu natal était en son pouvoir.

Le 5 Novembre il rassembla une armée à Putte, traversa Heyst-op-den-Berg, Westerloo, Gheel et Moll et chassa les Français de Meerhout.

L'ancienne abbaye de Tongerlo était le centre de l'émeute. De fortes divisions de patriotes occupaient Westerloo, Moll, l'abbaye d'Averbode et autres lieux.

Leurs postes les plus avancés étaient établis à Montaigu et à Aerschot.

Le 11 Novembre, le général Chabert quitta Diest et, dans la matinée du 12, il rencontra à Meerhout le corps commandé par Van Gansen. Un combat opiniâtre s'engagea; deux fois les Français furent repoussés, on prit et reprit des canons. La lutte se continua pendant 18 heures et le sang coula à flots; les *Brigands* furent vainqueurs. Il fallut plus

de sept grands chariots pour transporter les cadavres des sans-culottes et Chabert se vit forcé de se replier sur Gheel avec sa colonne diminuée de moitié. Van Gansen se rendit à Diest.

Eelen, le petit Eelen, l'infatigable, le penseur, le tacticien, qui suivait tous les mouvements des Français, avait passé la Dyle entre Boortmeerbeek et Rymenam, non loin de Malines, en aval de cette rivière, puis il avait remonté le cours du Demer pour arriver à Diest. La garnison de l'abbaye de Tongerlo se joignit à lui; après une manœuvre habile, Eelen s'empara de Diest.

Victoire ! Diest était à présent le centre des opérations; de là on pouvait dominer toute la Campine; le plan d'Eelen était superbe. Dans la matinée arriva le corps d'armée de Van Gansen; les deux chefs tombèrent dans les bras l'un de l'autre, des larmes de joie mouillèrent leurs paupières, une épopée de patriotisme chanta dans les cœurs des deux Brigands.

Le commandement en chef fut dévolu à Eelen, l'homme intrépide, habile, qui mena à bonne fin l'admirable marche de plusieurs jours, avec une armée de trois à quatre mille hommes, à travers une contrée que croisaient continuellement et dans tous les sens les colonnes mobiles de la République. Son état-major se composait de

Van Gansen, Albert Meulemans, Pierre Corbeels, Stollmann et du curé de Duffel, Gui Deprez, qui faisait fonctions d'aumônier.

Le 13, la ville — qui avait été mise en état de défense — fut investie et bombardée par les divisions des généraux Chabert et Jardon, ce traître sans foi ni loi.

Le lendemain, les assiégés tentèrent une sortie sous la conduite du courageux Van Gansen; ils se rendirent au lieu dit *Allerheiligenberg*, une élévation occupée par Jardon avec sa colonne mobile. Une mêlée atroce, épouvantable, s'engagea. Les patriotes se défendirent avec le courage du désespoir contre les troupes aguerries de l'intrépide général; celles-ci durent se replier en abandonnant leurs pièces.

Les canons furent traînés dans la direction des fortifications, pendant qu'une bande de Paysans protégeaient la marche au moyen d'un feu bien nourri.

Soudain Van Gansen, dont le visage rayonnait de joie, fut blessé par une balle à la lèvre inférieure; à cette vue, ses hommes furent saisis de terreur; les sans-culottes s'en aperçurent et recommencèrent aussitôt l'attaque, qui prit alors, pour les pauvres *Brigands*, une tournure défavorable.

Les canons retombèrent au pouvoir des Français et les patriotes furent obligés de se retirer dans la ville. Quoique perdant beaucoup de sang, Van Gansen n'était pas dangereusement atteint; l'émotion cependant le fit faiblir.

Quel dommage que Van Gansen fut blessé, car, une fois en possession de pièces d'artillerie, la défense aurait pu se continuer plus longtemps et avec plus de chances de succès.

Les paysans étaient dirigés maintenant par une main ferme. Eelen, le cerveau de la lutte pour la Patrie, Eelen était là avec son œil clairvoyant et il parvint à obtenir par une sage conduite ce qu'on avait vainement tenté jusqu'ici d'introduire : l'ordre et la discipline.

Celle-ci était si parfaite que, peu de jours après, le *Moniteur* dut avouer que « la présence des insurgés à Diest ne fut marquée par aucune extravagance, ni envers les bourgeois, ni envers les fonctionnaires ou les prisonniers français; l'arbre de la liberté même a été épargné. Ces Brigands paraissent posséder une bonne organisation militaire. »

Les assauts se répétaient depuis deux jours, lorsque le général en chef Colaud prit lui-même la direction des opérations. Les forces françaises s'accroissaient sans cesse et la ville fut entourée d'un cercle de feu.

La situation des assiégés devint intolérable. On réunit un conseil de guerre et, après de chaleureuses plaidoiries d'Eelen et de Meulemans, il fut résolu de tenter une sortie dans la nuit du 15 au 16 pour se retirer.

Les troupes flamandes se concentrèrent vers onze heures du soir au Béguinage; elles prirent la direction des fortifications, passèrent le pont sur le Demer et remontèrent ensuite les remparts.

On établit aussitôt, sur le fossé entourant la ville, un pont qui devait les mener sur l'autre rive. Tout se passa dans le plus grand silence.

Les prairies qui s'étendaient du côté opposé étaient inondées par suite de la crue du « Ruisseau noir ».

L'endroit était des mieux choisi; quand même leur retraite aurait été aperçue par les Français, ceux-ci n'auraient pu les atteindre; les Paysans étaient à l'abri des balles et des attaques ennemies.

Le passage du pont improvisé commença; déjà la plus grande partie de l'armée des Patriotes était arrivée sur l'autre rive, quand tout à coup on entend un craquement sinistre; le pont s'écroule, un coup de pistolet retentit et l'épouvante, se répandant dans les rangs, y provoque une panique générale. Des cris de détresse, des supplications, des imprécations même, troublent le silence de la

nuit ; des malheureux se débattent dans l'eau et la plupart y trouvent la mort.

Les autres Brigands longent les rives du Demer pendant plus d'une demi-heure, s'arrêtent quelques instants au couvent des Chartreux à Zeelhem, puis ils se dispersent ; les uns pénètrent dans les forêts, d'autres gagnent la Campine anversoise, une autre partie encore se dirige sur Hasselt.

Bientôt ils se réuniront tous, ils se retrouveront dans la capitale du Limbourg pour y brûler leurs dernières cartouches ; ils y trouveront la mort avec le calme qu'inspire l'héroïsme.

Jardon s'empara de Diest et la malheureuse ville fut livrée à la rapacité et aux débordements de la soldatesque ; ils pillèrent de nombreuses demeures, commirent d'horribles méfaits, maltraquèrent et massacrèrent une multitude de bourgeois paisibles ; on exigea une rançon de 40,000 francs et on força en outre la ville à pourvoir les troupes de vivres pendant quatre jours. C'était une véritable ruine.

Les colonnes françaises passèrent ensuite par Montaigu, Aerschot et Betecom et leur marche fut accompagnée d'actions honteuses ; on violait les femmes sans merci et on tuait les hommes valides comme des chiens. Montaigu dut payer un

impôt de 10,000 francs ; Louvain eut sa part des exactions.

Divisés en plusieurs colonnes, les patriotes reprirent leurs positions primitives. Plusieurs généraux français, notamment Lautour, Colaud, Bomard et Jardon, combattaient les Brigands. La lutte deviendrait ardente, terrible. De plus, les Paysans eurent à endurer un hiver sibérien ; la bise soufflait avec violence et balayait la neige sur toute la Campine. Le 19 Novembre, une nappe blanche couvrait la terre. Le 23 et le 24, trois cents Paysans furent massacrés à Moll par le général Lautour ; ceux qui purent s'échapper se rendirent à Desschel, où ils furent reçus par les canons de Chabert. Les vaillants Corbeels et Meulemans furent pris et on les fusilla à Tournai, le 3 Juillet 1799.

Les sans-culottes surprirent successivement plusieurs communes et firent un carnage épouvantable parmi les Brigands.

Le notaire Anthoni, de Broechem, fut arrêté et traîné en prison ; Corneille Blinckvliet, de Berlaer, subit le même sort.

Journellement les deux armées ennemies se livraient des escarmouches sanglantes du côté de Louvain, entre Wavre et Tirlemont. Le 27, la

commune de Meensel-Kieseghem fut occupée par cinq cents patriotes.

A Hamme-Mille les sans-culottes furent combattus par les Paysans wallons, commandés par le fameux Antoine Constant, de Roux-Miroir, qui exerçait une grande influence sur ses compatriotes. Le 29, il se rendit maître de Jodoigne.

Quelques bandes éparses de Diest s'étaient cantonnées à Capellen-lez-Glabbeek et y défirent toute une colonne de sans-culottes. Le général Colaud donna ordre à Jardon et à Lacroix, qui résidaient momentanément à Louvain, « d'exterminer les Brigands ».

A l'approche de l'ennemi, les Paysans disséminés entre Tirlemont, Diest, Hasselt et Saint-Trond se réunirent sous le commandement de Van Gansen, marchèrent sur Hasselt et, avec le secours d'Antoine Constant, ils réussirent à s'emparer de cette ville après une résistance des plus opiniâtre.

La concentration des forces militaires belges était une faute des plus graves, faute qu'ils expieraient chèrement. Les patriotes surgirent de tous cotés ; il en vint 200 de Turnhout ; Willebroeck même en envoya un grand nombre.

Ah ! cette race flamande, si dure et si résistante, quoique défaite et écrasée, donna quand même son dernier homme pour lutter pour la conservation du sol natal.

Parmi les Brigands qui furent faits prisonniers à Hasselt par les Français et qui moururent plus tard de la mort des martyrs à Bruxelles, se trouvaient des jeunes gens d'Edegem, de Lierre, de Willebroeck, de Malines et de Tamise. La flamme patriotique qui brûlait dans leurs cœurs ne put être éteinte que dans le sang.

Antoine Constant siégeait à Hasselt en qualité de généralissime ; toutes les forces flamandes s'y trouvaient réunies.

Le 5 Décembre est proche, jour de misère et d'horreur. Le jour du grand sacrifice va luire, l'autel de la patrie sera inondé du sang des vaillants patriotes.

Le général Gancy se trouvait ce jour-là devant la ville ; bientôt Jordan, le traître à sa patrie, l'y rejoignit. Les Paysans s'étaient rassemblés sur la grand'place de Hasselt, où ils reçurent les dernières bénédictions de Huveneers, curé de Nattenhaasdonck.

L'assaut des sans-culottes commença sur plusieurs points à la fois. En rangs serrés les Français passèrent les eaux gelées des fortifications et, malgré la bravoure des Brigands, ils s'emparèrent de la Porte de la Campine.

Après un bombardement de plusieurs heures, le général Gancy se rendit maître de la Porte de

Maastricht ; bientôt la Porte de Curingen tomba également au pouvoir de l'ennemi.

Pauvre patrie ! La dernière bataille était irrémédiablement perdue. Hasselt fut prise de tous les cotés ; un seul chemin, la chaussée de St-Trond, restait ouvert aux fuyards, qui bientôt leur fut coupé ; on les rejoignit au Petit-Tilleul et aussitôt commença une tuerie atroce. La cavalerie française tailla dans les rangs des Paysans comme le moissonneur fait tomber le blé sous la faucille : un gémissement sans pareil monta aux cieux, on se traîna sur le sol, on cria grâce en se tordant les mains.

Les Français, ces prédicateurs de la liberté, ne firent pas de quartier. Ils étaient furieux de l'ardeur de la lutte, de la résistance désespérée des Paysans et leur devise était : « Destruction complète de la race des Brigands. »

Tout fut massacré sans pitié ; tout ce qui portait une blouse était tué à coups de sabre ou fusillé.

La chasse à l'homme se prolongea durant plusieurs heures et se termina faute de gibier.

Les tueries étaient si nombreuses que, d'après des rapports de l'époque : « sur une étendue de trois lieues, entre Tirlemont, St-Trond et Tongres, le sol était couvert de cadavres et de mourants. »

Van Gansen, qui se trouvait auprès du curé Huveneers, parvint à s'échapper. Huveneers lui-même tomba, percé de vingt balles et de plusieurs coups de bayonnette.

Le triste héros de Hasselt fut Jardon : Qu'il soit éternellement maudit par la postérité !

A trente minutes de Hasselt, au lieu dit *Le Petit-Hilst*, on ouvrit une énorme tranchée dans laquelle on jeta pêle-mêle les cadavres des combattants belges. La plupart des chefs périrent. Constant, de Roux-Miroir, fut fait prisonnier ; on le fusilla à Tournai le 23 Janvier 1799.

La lutte héroïque des Brigands était totalement étouffée.

Pauvres Paysans !

Après la bataille sanglante de Hasselt, il se produisit bien encore quelque effervescence, mais le véritable mouvement était étouffé ; il était devenu impossible de faire quelque chose pour l'infortunée patrie.

Le 6 Décembre, une dizaine de Paysans perdirent la vie à Lennick-St-Quentin ; à Vilvorde, un combat s'engagea le 12 entre les sans-culottes et quelques Brigands, dont aucun n'échappa à la mort.

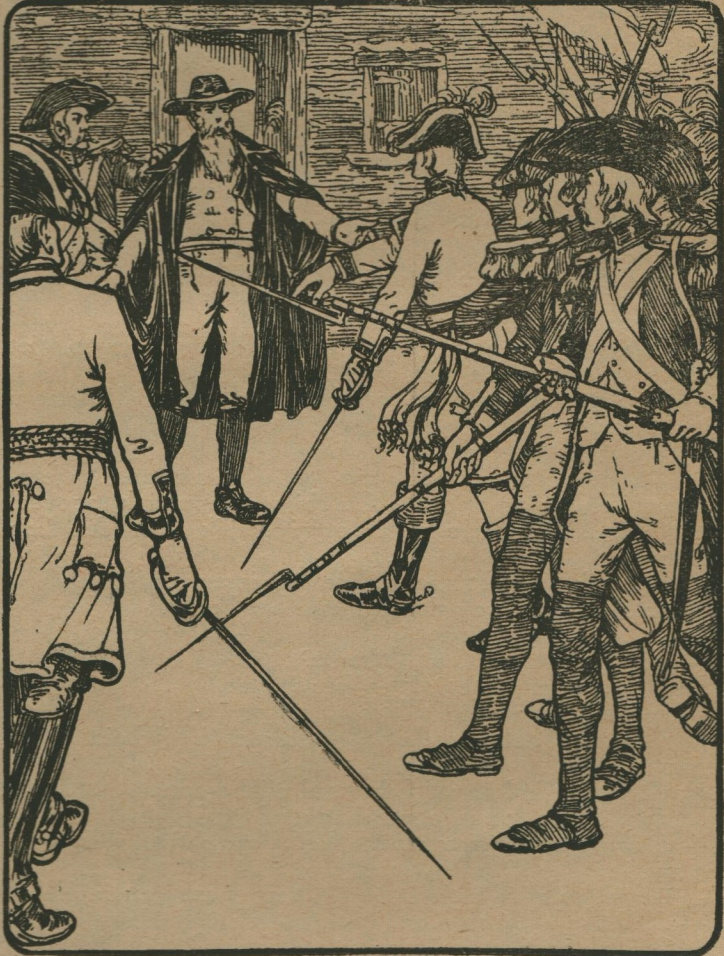
Tous les chefs de la gigantesque *Guerre des Paysans* périrent, à l'exception de Rollier, Van Gansen, Stollman et Eelen.

Le 17 Février, on fusilla à Bruxelles, entre les Portes de Louvain et de Schaerbeek, vingt et un jeunes gens pris à Hasselt.

Quelques bandes disséminées de Hasselt furent réunies par les soins de Cousin Charles dans les environs de Nivelles et de Wavre et dans la forêt de Soignes.

Ce guerrier mystérieux donna à la guerre des Français une tournure désastreuse. Journallement des fonctionnaires furent enlevés, des colonnes défaites, même sous les murs de Bruxelles, jusqu'à ce que, dans un combat livré le 30 Juillet 1799, il perdit la vie et on lui coupa la tête.

Dans le camp ennemi, la joie fut plus grande qu'elle n'aurait pu l'être pour la conquête d'un pays. De grandes affiches annoncèrent l'heureux événement et la tête du « commandant des forces belges » fut portée devant Rouppe, à cette époque commissaire à Bruxelles, un Hollandais, ex-prêtre, qui, de 1830 à 1838, fut Bourgmestre de Bruxelles. A celui-là on a érigé un monument, tandis que le célèbre patriote Charles de Loupoigne, Bruxellois de naissance, fut dépeint comme un Brigand !



De aanhouding van Zerezo.

Lod. OPDEBEEK

LA GUERRE DES PAYSANS

APERÇU HISTORIQUE

DE LA

Lutte héroïque des Paysans en 1798

*D'après des documents locaux et les écrivains
les plus dignes de foi*

Traduction de **Firmin BLONDEEL**

ÉDITION POPULAIRE



BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

(SOCIÉTÉ ANONYME)

OSCAR SCHEPENS, Directeur

17, Rue Treurenberg, 16

1898

